

conserver ; et pour cela, maintenant que le calme est rétabli, nous prétendons faire le départ des lourdes responsabilités qui reposent sur chacun des auteurs de cette lutte entre clercs et laïques qui a abouti à l'humiliation des premiers, à la perte de leur dignité, de leur influence et de leur autorité.

Le REVEIL n'est pas un flatteur des masses, un flagorneur des victorieux ; on ne le voit ni dans les cénacles, ni dans les antichambres : sa franchise de Paysan du Danube lui ferme bien des portes derrière lesquelles se fait le partage des vaches grasses et de la pâture dodue : c'est un pauvre hère qui court les chemins, sa maigre besace pendue sur l'épaule, mais toujours gai et content, et parlant toujours vrai.

Il se moque des prétendus heureux du jour touchés par la baguette magique des fées du conteur Perrault, et dont la bouche lance en parlant de l'or, des pierreries et des diamants.

Il s'en moque parce qu'il sait bien que demain la fée bienfaisante peut se changer en vieille sorcière et leur faire cracher à chaque tour de langue des crapauds, des vipères et des couleuvres.

Le REVEIL n'a qu'un seul trésor : le Verbe ; mais il est bien à lui, et il en use.

Gare donc à qui le touche !

Revenons à la lutte dernière, le centre le plus précis des études qui peuvent se faire sur notre état d'âme social.

Nous avons dit, et d'autres ont dit, que le clergé catholique a été battu dans le grand combat du 23 juin.

Les libéraux de la veille vont plus loin que nous et affirment qu'il a bien mérité cette défaite, et que d'ailleurs *il a été la chercher*.

Est-on bien sûr que le clergé soit allé

chercher la défaite, et même qu'il ait cour-tisé le combat ?

Nous ne le croyons pas, et nous savons être dans le vrai en disant que nos prêtres canadiens ne se lancent pas d'instinct dans les élections et n'aiment pas à courir au devant des coups.

Ils ne sont pas si braves que cela, et, comme pour les bataillons de garde nationale des faubourgs de Paris en 1870-71, il est utile de placer derrière eux de bonnes vieilles troupes éprouvées pour les empêcher de dévaler comme des lapins ou de "mettre bas les chausses" dans les fossés, comme disait le vieux Béarnais, en entendant siffler les premières arquebusades.

Notre clergé ne se serait pas lancé ainsi s'il n'avait d'abord été poussé par des laïques, et si des laïques également ne l'avaient pas retenu sur le champ de bataille.

Quelle est la source de l'influence formidable que prennent certains laïques sur le clergé ? C'est ce que nous ignorons, mais on ne peut nier que cette influence existe à un degré plus élevé même qu'on ne peut le croire.

Et c'est contre ces laïques que nous entendons batailler à mort ; contre ces exploiters du clergé qui se cachent derrière le rempart des soutanes pour accomplir sans danger leurs ténébreux attentats à la liberté.

Nous connaissons à fond notre clergé canadien. La grande majorité en est bonasse. A part quelques rares exceptions, que nous nous plaisons à reconnaître, le prêtre canadien est paresseux, jouisseur et égoïste ; ajoutons qu'il est ignorant.

Ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il sort de sa douce quiétude, de son coquet presbytère, de sa bonne table, pour aller caba-